NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

74 N° 1 1952

Renoncement et Amour de Soi selon saint Paul

Albert DECOURTRAY

p. 21 - 29

https://www.nrt.be/it/articoli/renoncement-et-amour-de-soi-selon-saint-paul-2572

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Renoncement et Amour de Soi selon saint Paul

Pour saint Paul, le renoncement est une des notes essentielles de l'Agapé. C'est par le sacrifice de la Croix que Dieu a manifesté de la manière la plus expressive son amour pour les hommes (1). Le Christ n'a pas recherché son propre agrément ni considéré ses privilèges (2). Il s'est dépouillé volontairement, Il s'est fait pauvre pour nous enrichir par sa pauvreté, Il s'est livré (3). Comment le chrétien qui veut aimer ses frères pourrait-il suivre une autre voie que celle du Maître?

Cette voie mène au Calvaire, c'est-à-dire à la consommation du Sacrifice. L'idéal présenté par saint Paul est un absolu. Même si les moralistes sont contraints de poser, entre le permis et le défendu, les limites précises qu'exigera toujours une société composée de pécheurs, il reste vrai qu'on ne peut pas aimer, au sens chrétien du mot, sans une volonté totale de sacrifice. L'Agapé est la condamnation de l'égoïsme, « de la vie qui a pour centre le moi et ses intérêts » (4). Saint Paul va jusqu'à écrire aux Romains : « Je souhaiterais d'être moi-même anathème, séparé du Christ, pour mes frères (5) ».

Contre cet aspect totalitaire du renoncement exigé par l'Agapé, une tradition puissante, tant catholique que protestante, semblerait à première vue s'élever. Non seulement elle considère comme légitime un certain amour de soi, mais elle y voit un devoir. Le chrétien doit aimer Dieu et le prochain. Il doit aussi s'aimer soi-même. Triple commandement, nous dit-on, qui n'est pas le fruit d'une théologie tardive, mais repose sur l'Ecriture : « Tu aimeras le prochain comme toi-même ».

Est-il possible de concilier les deux aspects ? Assez récemment, dans un ouvrage célèbre, un auteur protestant répondait catégoriquement par la négative. Toute tentative pour faire une place à l'amour de soi dans la morale paulinienne, donc chrétienne, serait par avance « vouée à l'échec » (6). L'Agapé irait jusqu'à exiger que l'on soit prêt à sacrifier sa propre vie spirituelle, son propre salut pour le bien des autres (7).

Nous voudrions montrer pourquoi semble s'imposer une réponse

(1) *Rom.*, V, 8; cfr A. Nygren, *Eros et Agapé*, trad. Aubier, p. 121 et ss.
(2) *Philipp.*, II, 4 ss.
(3) *II Cor.*, VIII, 9; *Gal.*, II, 20; *Eph.*, V, 2; *Rom.* IV, 25, etc.
(4) Cfr A. Nygren, *op. cit.*, p. 137.
(5) *Rom.*, IX, 3.
(6) A. Nygren, *op. cit.*, p. 138 et passim.
(7) *Ibid.*, p. 139-140.

positive et dans quel sens. En réalité, pour saint Paul, le sacrifice de soi et l'épanouissement authentique de soi sont aussi inséparables l'un de l'autre que la Croix le fut de la Résurrection. Leur connexion se situe à des profondeurs telles qu'il devient impossible d'imaginer un renoncement à soi qui ne serait pas un véritable accomplissement de soi. C'est vrai du chrétien parce que ce fut vrai du Christ.

I. CROIX ET RESURRECTION DU CHRIST

Premier fait, disons littéraire : il n'est peut-être pas une description ou même une simple évocation du Sacrifice de la Croix que Paul ne fasse déboucher, plus ou moins directement, sur une vision de gloire (8). L'Epître aux Romains commence par une profession de foi au Christ « établi dans la puissance de Fils de Dieu selon son esprit de sainteté par sa résurrection d'entre les morts » (9). Et c'est sur ce fond de scène que se débattent ensuite les acteurs du drame du salut : Péché, Mort, Loi. La première épître aux Corinthiens, par excellence épître de la Croix, s'ouvre sur une affirmation insistante de la Seigneurie du Christ, trois fois mentionnée dans le seul verset 2 (10). Elle présente la prédication de la Croix comme une « puissance divine » (11) reposant sur celle du Crucifié (12) qui est le Seigneur de la gloire, auquel son témoin est uni (13). Le dernier chapitre traite de la Résurrection des morts. Plus ou moins explicitement, il en est ainsi de chaque épître : mort et vie, souffrances et consolation, humiliation et gloire, faiblesse et triomphe, sont des couples que Paul ne songe pas à séparer.

Ce fait est parfois méconnu. M. Nygren par exemple, dans l'ouvrage déjà cité et sur lequel nous reviendrons encore, consacre cinquante pages à l'analyse de la notion paulinienne d'Agapé. C'est à peine s'il fait allusion à la Résurrection du Christ. Même lorsqu'il s'agit de l'exégèse détaillée d'un texte précis comme *Rom.*, V, 6-10, l'aspect victorieux de l'Agapé divine est passé sous silence. L'auteur exploite l'idée du sacrifice, de la mort, mais il ne songe nullement à tirer parti de celle de Vie. Elle lui est pourtant liée. Et Paul va même y insister au point de lui donner la première place (14). On dirait au contraire,

---

(8) Deux ouvrages récents mettent bien en valeur la place du mystère de la résurrection dans la révélation : J. Schmitt, *Jésus ressuscité dans la prédication apostolique*, Paris, Gabalda, 1949; F. X. Durwell, *La Résurrection, mystère de salut*, Le Puy, Mappus, 1950.

(9) Prologue de l'Epître aux Romains.

(10) *I Cor.*, I, 2.

(11) *I Cor.*, I, 18-II, 5.

(12) *Ibid.* et I, 23-24.

(13) *Ibid.*, II, 8; VI, 13 ss.

(14) *Rom.*, V, 17-18.

à lire M. Nygren, que l'Agapé du Seigneur est allée seulement « jusqu'au sacrifice » et non jusqu'à la résurrection (15).

Ce n'est pourtant pas un hasard si la Résurrection occupe une telle place dans l'œuvre paulinienne. Ce fait traduit une expérience personnelle. Le premier contact que Paul eut avec le Christ, au chemin de Damas, fut une rencontre avec le Ressuscité, dans une manifestation de « puissance ». Paul n'a pas vu le Christ dans la chair (16), donc dans ses abaissements, mais il se pose en témoin du Seigneur glorieux. Selon M. Nygren, Paul y aurait surtout découvert la gratuité de la miséricorde divine se penchant vers le persécuteur et l'appelant à l'apostolat (17). Mais cette découverte est la conséquence d'une intuition antérieure : la puissance souveraine du Christ ressuscité (18) qui le terrasse et le transforme. C'est à cette lumière qu'il mesure la faute du persécuteur de l'Eglise de Dieu et la gratuité du choix dont il est l'objet. La vision du Seigneur victorieux commande toutes les autres. Si historiquement la Croix a précédé la Résurrection, psychologiquement c'est le contraire qui est vrai. Et c'est sans doute en partie pour cela que Paul ne peut pas, lorsqu'il parle des humiliations du Christ, faire abstraction de leur dénouement glorieux : ils ont crucifié le Seigneur de la Gloire (19).

S'il ne s'agissait que de méconnaître une mentalité, une psychologie, peut-être les conséquences ne seraient-elles point trop graves. Le tempérament religieux de Paul n'est pas celui de Jean. Leur enseignement est pourtant commun. Et c'est l'essentiel. Mais l'enjeu est plus sérieux. C'est un aspect de la doctrine, de la théologie paulinienne que l'on risque de fausser. En effet la Croix et la Résurrection sont bien plus que deux étapes historiques successives qu'il serait loisible de considérer séparément au gré de son imagination ou de ses goûts spirituels. Elles représentent deux aspects d'un unique mystère infiniment plus profond que ne peuvent le révéler les apparences saisissables au plan de l'histoire, car il touche aux réalités éternelles. Voyons comment ce fait ressort des épîtres pauliniennes et quelle lumière il jette sur la nature du renoncement.

L'une des idées maîtresses de Paul et peut-être l'idée maîtresse, si on l'envisage dans toute son ampleur, est que la Croix du Christ est déjà une victoire. Cela ne signifie pas seulement que la défaite

(15) A. Nygren, *op. cit.*, p. 123.
(16) Le passage de *II Cor.*, V, 16 : « Même si nous avons connu le Christ selon la chair » ne signifie probablement pas que Paul a connu personnellement le Christ dans sa vie mortelle, mais qu'il a porté sur lui un jugement inspiré par la chair. De toutes façons cela ne change rien à notre raisonnement puisque la véritable connaissance du Christ, Dieu et Messie, ne s'est opérée pour Paul que sous le signe de la Résurrection.
(17) A. Nygren, *op. cit.*, p. 114.
(18) « Il m'est apparu à moi aussi comme à l'avorton » : *I Cor.*, XV, 8.
(19) *I Cor.*, II, 8.

n'était que provisoire, étape douloureuse mais passagère, abaissement suivi nécessairement d'une exaltation. Par elle-même, et dans le sens le plus réel, la Mort du Christ est une victoire, la victoire décisive dont la Résurrection ne sera que la manifestation visible. Pour Paul elle n'a rien de négatif. Elle représente avant tout un acte souverain, l'acte d'obéissance qui répare la désobéissance d'Adam et confère la vie en plénitude (20). Par elle sont vaincus tous les éléments de dissolution qui travaillent l'humanité, tous les alliés de la mort : le Péché qu'elle détruit (21), la Loi qu'elle rend caduque (22), la Chair qu'elle vainc (23). Elle est une mort à la mort et à l'esclavage, créatrice d'immortalité et de liberté (24). En un sens très profond la Croix est déjà une résurrection puisqu'elle meurt au péché « dont le terme est la mort », triomphe de tous les adversaires de la vie et inaugure le temps où « surabonde » la Grâce.

Aussi faut-il dépasser le plan visible des événements. Extérieurement la double étape par laquelle passe la Rédemption correspond à deux temps non seulement différents mais opposés : l'un de défaite, l'autre de victoire; l'un de tristesse, l'autre de joie; l'un d'anéantissement, l'autre d'épanouissement. Cette vue n'est pas fausse certes. Elle exprime analogiquement l'expérience douloureuse et glorieuse du Christ telle qu'elle s'est déployée dans l'ordre historique des choses. Les faits réels qu'elle décrit peuvent même être repris symboliquement et Paul puisera dans ces signes une dogmatique et une morale de la liturgie baptismale. Mais cette dualité apparente de l'œuvre du salut ne doit pas être serrée de trop près. Car s'il y a dualité, ce n'est pas entre une Mort et une Vie, un Renoncement et une Acquisition, mais entre deux manifestations différentes, l'une cachée et douloureuse, l'autre visible et éclatante d'une même puissance toujours victorieuse.

Perspective déconcertante pour l'esprit. Scandale pour la sagesse. Renversement des valeurs : mourir c'est vivre. Précisément, Paul ne peut soutenir ces vérités que parce qu'il regarde le Crucifié avec les yeux de la Foi et y voit le Fils Bien-Aimé de Dieu. En réalité, ce n'est qu'à la lumière de la divinité de Celui qui meurt et ressuscite que l'on comprend pourquoi le Sacrifice du Christ est en même temps échec et triomphe. La Mort de Jésus fut une mort réelle au sens physique, au sens où Paul y voit la conséquence du Péché par l'intermédiaire de la Loi (25). Mais ce fut tout le contraire d'une mort spirituelle, d'une séparation d'avec l'intimité divine. Depuis la faute du premier Adam, les deux réalités étaient liées l'une à l'autre pour toute

(20) *Rom.*, V, 12, 18.
(21) *Rom.*, VI, 6.
(22) *Rom.*, VII, 3 ss.
(23) *Gal.*, V, 24.
(24) « Pour un seul acte de justice, c'est la justification qui donne la vie » : *Rom.*, V, 18.
(25) *Rom.*, VII, 7.

sa descendance : la mort et tout son cortège de souffrances étaient le signe du péché. Si le second Adam a pu dissocier ce lien, si la mort et la souffrance sont devenues pour sa postérité le signe du salut et de la vie, c'est précisément parce qu'il était le Fils Bien-Aimé de Dieu, à jamais inséparable du Père.

Aussi Paul n'est-il nullement tenté d'édulcorer le réalisme de la Croix par quelque projection psychologique anticipée de la Résurrection, ni de voiler le triomphe de la Résurrection par une sorte de prolongement de la Croix jusqu'au sein de la gloire. Double tendance de certaines traditions spirituelles qui lui est totalement étrangère. Il ne supprime pas la profondeur des souffrances du Christ. Il n'altère pas sa joie. Il les maintient parce qu'il voit plus loin et plus profond que le plan de la psychologie ou de l'histoire. Derrière l'événement contingent du Calvaire il voit ce que seule la foi peut percevoir : celui qui meurt d'une mort véritable pour avoir pris sur ses épaules les conséquences du péché et revêtu une chair mortelle, n'est autre que le Seigneur de la Gloire, le Fils unique du Père triomphant du péché d'Adam, le reposoir de l'Esprit qui ressuscite les morts ([26]). C'est la rencontre de Dieu et de l'homme au sein d'une même personne qui fait de sa mort et de sa souffrance une réalité souverainement positive et créatrice : l'Acte même qui réintroduit dans le monde la plénitude de la vie.

On voit pour quelles raisons doctrinales une conception trop négative du sacrifice de la Croix est étrangère à Paul. En langage théologique, on dirait presque que la connexion entre l'aspect douloureux et l'aspect triomphant de la Rédemption se fonde sur l'union hypostatique de la nature humaine et de la nature divine. C'est ce mystère qui fait du renoncement et de cet échec humains du Seigneur une acquisition et un accomplissement. Au centre le plus secret de sa personne il y a l'effusion de la vie propre de Dieu et cette vie ne meurt ni ne connaît de défaite. Son entrée dans le royaume de la souffrance et de la mort n'a d'autre résultat réel et définitif que la suppression même de la souffrance et de la mort.

Ces développements peuvent sembler nous avoir éloignés de notre problème. En réalité ils nous y ramènent. Nous savons en effet que nulle part il n'existe de révélation adéquate de l'Agapé si ce n'est dans la mort du Christ sur la Croix. C'est elle qu'il faut interroger pour connaître la nature et le sens de l'Agapé. Et c'est elle, comme l'écrit encore M. Nygren, qui nous atteste que l'Agapé est « sacrifice » ([27]), « renoncement absolu à soi » ([28]), « opposition à tout égoïsme » ([29]). Or nous voyons maintenant la nuance à apporter à cette idée. Si le

(26) *Rom.*, VIII, 11.
(27) A. Nygren, *op. cit.*, p. 123.
(28) *Ibid.*, p. 138.
(29) *Ibid.*, p. 137.

Christ par sa souffrance et sa mort renonce très réellement à certaines formes de l'épanouissement terrestre, il est par contre impensable d'y voir un renoncement quelconque à ce qui fait le fonds personnel de sa vie, puisque la Croix elle-même est une victoire, un accomplissement, une extension de cette vie. Dans son sacrifice, il y a coïncidence rigoureuse entre l'abandon d'une certaine forme de vie et l'épanouissement d'une forme de vie plus haute. Le regard de foi sur la Filiation divine du Crucifié doit dépasser ici le plan des apparences. Et là même où il y a dépouillement de tout avantage discerner la plus profonde et la plus définitive des acquisitions.

C'est donc au nom de ce qu'il y a de plus central dans la christologie paulinienne et pas seulement pour des raisons littéraires ou psychologiques que nous refusons de considérer l'Agapé de la Croix comme exclusive à priori de tout bien spirituel personnel. Cela ne veut pas dire que le Christ a recherché son bien propre, même spirituel. Cette phrase n'aurait aucun sens. Cela veut dire qu'il ne pouvait pas l'exclure parce que son renoncement était un accomplissement et une acquisition.

II. CROIX ET RESURRECTION DU CHRETIEN

Pour saint Paul, tout l'élément sacrificiel de la vie chrétienne prend son sens dans la mort du Christ à laquelle le fidèle et le baptisé sont configurés. Mais si cela est vrai, il faut alors dire que le renoncement du chrétien uni au Christ est en lui-même, en son sens le plus profond, une acquisition de vie, une victoire sur les forces de corruption qui l'oppriment. Par le fait même l'hypothèse d'un renoncement à cette vie et à cette victoire est une contradiction dans les termes, un non-sens que l'on ne saurait prendre à la lettre.

Les chapitres VI et VIII des *Rom.* suffisent à montrer qu'il en est bien ainsi. Par la foi et le baptême, le chrétien est configuré à la mort du Christ. Il est plongé au tombeau avec lui. Cette mort se prolongera dans sa vie morale. Il n'obéira plus à la loi du péché, à ses convoitises, il sera lié par l'obéissance (30) et une règle de doctrine (31). Il renoncera à l'impureté et au désordre (32). En cela aussi il ressemblera au Christ mort aux conséquences du péché, crucifié dans sa chair, frustré de ses avantages terrestres. « Le Christ n'a pas cherché ce qui lui plaisait », c'est pourquoi nous ne devons pas avoir de complaisance pour nous-mêmes (33). M. Nygren argue de ce texte avec raison pour montrer le caractère désintéressé de l'Agapé. Mais il faut aller

(30) *Rom.*, VI, 16.
(31) *Rom.*, VI, 17.
(32) *Rom.*, VI, 19.
(33) *Rom.*, XV, 1-3.

jusqu'au bout. Et l'on s'aperçoit alors qu'un tel renoncement ne peut en aucune façon porter sur les valeurs essentielles de l'union à Dieu et du salut. Pour le chrétien comme pour le Christ, cette « mort » n'est renoncement qu'à une réalité superficielle. Plus profondément, elle est acquisition des vraies valeurs de vie. Rejet des satisfactions « charnelles » ? Oui, mais en même temps, prémisses d'une résurrection de la chair humiliée. « Si nous sommes devenus un même être avec Lui par une mort semblable à la sienne, nous le serons aussi par une semblable résurrection » (34). Abandon d'une certaine liberté « à l'égard de la justice » (35) ? Bien plutôt affranchissement du Règne du péché et de ses convoitises (36), du Règne de la Loi (37). Assujettissement à toutes les exigences divines ? Oui, mais pour y trouver la « sainteté » (38), le « don de Dieu, c'est-à-dire la Vie éternelle dans le Christ Jésus (39), l'Esprit d'adoption qui nous fait héritiers de Dieu et cohéritiers du Christ (40). Souffrance de tous les instants, « tribulation », « détresse », « persécution », « faim, nudité, péril, glaive » ? Cela même est porteur de gloire : « en cela nous triomphons par celui qui nous a aimés » (41). Aussi le sacrifice de soi est-il impensable sans l'acquisition nouvelle d'une plénitude de richesses d'immortalité, de liberté et de gloire. Chez le chrétien comme chez le Christ il y a un aspect de la Croix qui est pur dépouillement. Et ce dépouillement n'est pas seulement apparent. Mais il ne porte que sur une forme de vie terrestre. Ce qui est perdu ne l'est que sous la poussée d'une sève vivante qui aboutit à un enrichissement sans commune mesure.

Il est une comparaison paulinienne qui éclaire l'aspect sacrificiel de l'Agapé. Dans le chapitre VIII de l'épître aux Romains la souffrance du monde spirituel et, en un sens, matériel nous est décrite comme celle d'une parturition. Paul veut dire qu'elle procède d'une volonté divine de nous engendrer à nouveau, c'est-à-dire de nous donner l'Esprit du Fils. L'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts, qui l'a fait vivant et glorieux dans son corps, est en travail dans le monde pour créer d'autres fils, vivants et glorieux, frères du premier. Enfantement partiellement réalisé, car cet Esprit « habite » en nous (42) ; les « prémices » nous en ont été données (43) et il se joint au nôtre pour attester que nous sommes enfants et cohéri-

(34) *Rom.*, VI, 5.
(35) *Rom.*, VI, 20.
(36) *Rom.*, VI, 7-12.
(37) *Rom.*, VII, 4.
(38) *Rom.*, VI, 19.
(39) *Rom.*, VI, 23.
(40) *Rom.*, VIII, 16.
(41) *Rom.*, VIII, 37.
(42) *Rom.*, VIII, 11.
(43) *Rom.*, VIII, 23.

tiers (44). Enfantement porteur de toutes les promesses de la Vie, et pour cela source d'une joie et d'une espérance infinie (45). Mais enfantement douloureux. Le Premier-Né a souffert avant que l'Esprit ne vivifie son corps mortel (46). Nous aussi « nous souffrons avec Lui » (47). Nous « gémissons en nous-mêmes dans l'attente de l'adoption, de la rédemption de notre corps » (48). « On nous met à mort à longueur de journée; on nous regarde comme des brebis de boucherie » (49). Seulement cette souffrance n'est plus tournée vers elle-même, c'est une souffrance orientée, une « patience » (50). Ce sont les douleurs pleines d'espérance de la femme en travail et « sans proportion avec la gloire qui doit se manifester » (51). Déjà le Premier-Né est venu : Fils glorieux à la droite du Père. Ses frères sont prédestinés à reproduire son image (52). Au sein de leurs souffrances déjà la gloire totale qui les attend les irradie de sa lumière (53) et les comble de sa joie (54).

Par là le renoncement nous apparaît comme l'effet et l'anticipation d'une nouvelle création d'où la souffrance est bannie. Comme nous le remarquions, la Croix du Christ fut déjà une victoire de la Vie dont la Résurrection ne fut que la conséquence inévitable et la manifestation historique. Mourir, pour l'Homme-Dieu, c'est anéantir la mort. Souffrir, c'est anéantir la souffrance par la puissance de l'esprit qui l'anime. Or il est donné à l'homme et à toute la création de participer à ce privilège. La vie terrestre du Seigneur préfigure schématiquement celle des prédestinés. Chacun d'eux reproduit en soi, réellement, le même mystère de Mort et de Résurrection. Ainsi en toutes choses, même en ces épreuves que Paul énumère, « Dieu collabore à leur bien » (55). La souffrance du Fils de Dieu n'est assumée que pour disparaître dans la Joie du triomphe (56). Déjà elle porte en elle les arrhes de la Résurrection et toute la richesse vivante de l'Esprit.

C'est dans cet ensemble doctrinal qu'il faut replacer ce sentiment de Paul souhaitant être anathème pour le salut de ses frères (57) dont M. Nygren tire une condamnation à priori de tout désir du ciel et même d'union à Dieu, comme s'il s'agissait d'une manifestation d'égoïsme incompatible avec la pureté de l'Agapé. Sans entrer davantage

(44) *Rom.*, VIII, 16-17.
(45) *Rom.*, VIII, 18.
(46) *Rom.*, VIII, 11.
(47) *Rom.*, VIII, 17.
(48) *Rom.*, VIII, 23.
(49) *Rom.*, VIII, 36.
(50) *Rom.*, VIII, 25.
(51) *Rom.*, VIII, 18.
(52) *Rom.*, VIII, 29.
(53) *Rom.*, VIII, 30.
(54) « Je surabonde de joie dans mes tribulations » : *II Cor.*, VII, 4.
(55) *Rom.*, VIII, 25.
(56) *Rom.*, VIII, 37.
(57) *Rom.*, IX, 3.

dans l'analyse de ce problème du désir, sans insister sur la différence que l'auteur méconnaît entre le désir de possession et le désir d'union (58), sans reprendre la distinction thomiste bien connue entre le désir des biens matériels et celui des biens spirituels, l'un exclusif, l'autre ouvert, l'exposé précédent montre suffisamment pourquoi le renoncement de l'Agapé ne peut pas inclure le rejet conscient des valeurs spirituelles et célestes. Par lui-même ce renoncement nous introduit dans l'intimité du Christ et de la Trinité. La mort du chrétien, comme celle du Christ est une résurrection à la vraie vie, une possession anticipée de la Gloire. C'est pourquoi, dans le souhait qu'exprime Paul d'être séparé du Christ pour ses frères, on peut voir une manifestation paradoxale de son désintéressement et de son amour des autres, une de ces exagérations comme il s'en rencontre chez les saints où l'on saisit mieux que par un raisonnement sa hantise du Règne de Dieu. Mais il nous faut rester sur le plan des outrances psychologiques. En faire un principe doctrinal condamnant le désir de l'union au Christ non seulement irait contre d'autres textes, plus nombreux, où l'espérance de l'union définitive et de la récompense apparaît explicitement, mais contre la conception paulinienne même du renoncement de l'Agapé.

Conclusion.

C'est pourquoi également, au cours des siècles, le besoin de distinguer clairement, plus clairement que ne l'avait fait saint Paul, les formes de l'égocentrisme pourra aboutir à l'élaboration théologique de la notion d'amour de soi. Celle-ci aura le grand mérite de préserver les exigences du renoncement de toute interprétation à tendance par trop négative : la mort à laquelle nous devons tendre est tout le contraire du néant. Elle est une plénitude. Mais il faut reconnaître aussi, et par là s'explique la méfiance d'un auteur tel que M. Nygren, que cette distinction théologique n'a pas toujours été sans occasionner des déviations dans la spiritualité concrète. Bien souvent elle a pu apparaître comme une revanche de la sagesse humaine contre la folie de la Croix, une sorte de justification théorique de l'égoïsme spirituel. Le contact avec les épîtres pauliniennes nous aide à éviter l'un et l'autre de ces excès. Il rappelle que le véritable amour de soi est indissolublement lié au renoncement absolu de l'Agapé. Le chrétien est configuré au Christ victorieux dans sa Mort et par sa Mort.

Albert DECOURTRAY.

(58) Cfr Mouroux, *Eros et Agapé*, dans la *Vie Intellectuelle*, t. XIV, 1946, p. 23-38.